



"La probabilité, guide de nos démocraties ?"

Deprins, Dominique

CITE THIS VERSION

Deprins, Dominique. *La probabilité, guide de nos démocraties ?*.Présentation à la journée en l'honneur de l'éméritat du Professeur Anne-Marie Dillens (23/04/2010). <http://hdl.handle.net/2078.3/141090>

Le dépôt institutionnel DIAL est destiné au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques émanant des membres de l'UCLouvain. Toute utilisation de ce document à des fins lucratives ou commerciales est strictement interdite. L'utilisateur s'engage à respecter les droits d'auteur liés à ce document, principalement le droit à l'intégrité de l'œuvre et le droit à la paternité. La politique complète de copyright est disponible sur la page [Copyright policy](#)

DIAL is an institutional repository for the deposit and dissemination of scientific documents from UCLouvain members. Usage of this document for profit or commercial purposes is strictly prohibited. User agrees to respect copyright about this document, mainly text integrity and source mention. Full content of copyright policy is available at [Copyright policy](#)

Présentation

Bruxelles, le 23 avril 2010

Publication prévue dans les actes du colloque sur la démocratie
en l'honneur de l'éméritat d'A-M. DILLENS

La probabilité, guide de nos démocraties ?

Dominique DEPRINS

MISE EN PERSPECTIVE

L'évêque anglican Joseph BUTLER proclama, au XVIII^e siècle, que « la probabilité est le guide même de la vie »¹. Est-elle devenue le guide de nos démocraties libérales ou représentatives, ce régime, entendu au sens large d'« un style de vie² », qui se distingue des régimes totalitaires, autocratiques, dictatoriaux ou oligarchiques ?

La probabilité et la démocratie ont émergé ensemble, aux mêmes lieux et à la même époque ; elles se fondent sur une même pensée, celle de l'empirisme qui pose la question des limites de la raison et conclut à un impossible savoir absolu ; celle du libéralisme classique aussi, « qui fait du sujet, doté de droits inaliénables (liberté, propriété), la source et le centre des relations sociales³ », articulant par là un rapport de tension et de différence qui – on le verra - atteste d'une logique très particulière ; en outre, probabilité et démocratie contiennent toutes deux une dimension essentielle d'incertitude ; enfin, en sœurs siamoises, elles ont résisté au temps, non sans subir de profondes altérations. Voilà, en peu de mots, ce qui m'autorise à rapprocher la probabilité de la démocratie au point de questionner la position de guide de l'une pour l'autre ; n'étant pas spécialiste de la démocratie, je me contenterai de tenter de lui donner un éclairage, certes particulier, par le biais de la probabilité.

La probabilité comme la démocratie émergent en Occident au XVII^e siècle, une époque très critique qui n'est pas sans rappeler la nôtre, où les structures sociales et mentales menaçaient bien souvent de se dissoudre. La découverte de l'infinisme – l'infiniment grand de l'Univers et l'infiniment petit sous le microscope – a fait éclater le cosmos clos, géocentrique et fini du Moyen-Âge où l'homme y était à sa mesure et, en même temps, « la mesure de toute chose » (PROTAGORAS). Cette découverte allait poser la question du hasard à laquelle la science répondra que tout n'arrive pas ... par hasard. C'est aussi l'époque de KEPLER, de DESCARTES, de GALILEE et de PASCAL qui vont transformer la pensée occidentale. En Angleterre, à la même époque, HOBBS et LOCKE inaugurent le projet pacificateur, historique et politique, du libéralisme classique et de l'empirisme qui allaient influencer profondément les Lumières européennes.

La démocratie, cette « forme de société », comme la considère Claude LEFORT, a montré qu'« elle a pu maintenir son unité en dépit de ses divisions et rester en continuité avec elle-même malgré de considérables changements. [Il s'agit que] non seulement, les institutions, mais les conduites et les croyances collectives - quelles que soient leur diversité, voire leurs antagonismes -, [soient] soumises à la nécessité de s'accorder, d'être compatibles,

¹ I. HACKING, *L'émergence de la Probabilité*, Coll. Liber, Seuil, Paris, 2002, Quatrième de couverture.

² C. LEFORT, *Démocratie et incertitudes*, in S. THEODOROU (dir.), *Lexique de l'incertain*, Editions Parenthèses, Coll. Savoirs à l'œuvre, Marseille, 2008, p. 177.

³ Cf. Lexique, Le Point, Hors-série, *Les grands textes de l'esprit anglais*, décembre 2009-janvier 2010, numéro 25, p.123.

sans s'articuler, pour autant, les unes aux autres sous la contrainte d'un système dont le principe pourrait être strictement défini⁴». La démocratie apparaît, sous ce jour, comme un véritable pari qui, en tant que pari, sera continuellement en quête de sa légitimation ; c'est dire qu'elle se fonde sur un rapport très particulier, ce « rapport de tension et de différence⁵ » déjà évoqué plus haut. Ce rapport, il faut bien le comprendre, fût-ce pour la suite de cet exposé ; un tel rapport ne cherche pas à éviter la contradiction des antagonismes inhérents à la démocratie mais au contraire, il la recommande pour mieux la déjouer et autorise par là de concevoir que l'économie et les autres domaines des affaires humaines puissent s'enraciner les uns dans les autres, que l'individu et la société puissent se conclure l'un de l'autre dans la solidarité en dépit des conflits institutionnalisés ou que la politique et l'éthique puissent ne pas s'opposer de façon stérile. De toute évidence, ce n'est pas notre expérience contemporaine. Ce rapport de tension et de différence demande, au fond, de continuer de penser avec une contradiction interne, dans une irrésolution délibérée, alors qu'aujourd'hui, rien n'est plus insupportable que l'irrésolution.

Ce rapport de tension et de différence est précisément celui qui fonde le concept de probabilité quand PASCAL l'inventa en 1654 en réponse au paradoxe du Chevalier de Méré, relatif aux jeux de hasard. Une probabilité qui émerge au XVII^e siècle dans l'indifférence générale lorsque le calcul des probabilités s'appelait la géométrie du hasard. Faut-il le dire, depuis lors, la probabilité est devenue conquérante. Dès le XVIII^e siècle, le calcul des probabilités dictera la moral des hommes, dessinera les nouveaux contours d'un art de la gestion et d'un art de gouverner et assurera la promotion des sciences. La « raison probabilitaire⁶ » va régner ; c'est non seulement dire qu'au nom de l'intérêt public est justifiée l'action conduite par la probabilité, mais c'est aussi dire qu'un tel envahissement dans les affaires humaines ne peut avoir épargné le plus intime de l'homme, son être même. La probabilité a donc envahi tous les domaines de la vie, de la sphère privée à la sphère publique, non sans en brouiller définitivement la frontière. Elle est au cœur des débats contemporains sur l'évaluation des risques non finis, extrêmes et irréversibles visés par la stratégie de précaution dans le but d'une maîtrise de l'incertain ; on pense de suite aux risques sanitaires, environnementaux et industriels dans leur dimension de menaces globales et dont le principe de précaution est l'héritier. De tels risques sont par nature difficilement mesurables et quantifiables ; c'est pourquoi on parle plutôt d'incertitude. Le principe de précaution qui est inscrit jusque dans la constitution française se voulait un principe général d'action de nos démocraties ; la probabilité aide à la formulation de règles d'action qui modèrent les effets des incertitudes sans jamais cependant les éradiquer.

L'incertitude est, quant à elle, une dimension fondamentale, indissociable de l'ensemble de normes et de principes en jeu dans l'organisation sociale et le système politique des régimes démocratiques ; c'est ce que Philippe GERARD nous a bien montré en septembre dernier. « Cette dimension d'incertitude [dit-il] détermine les conditions de réalisation, sinon la portée même, des principes en jeu⁷ ». Sur base de son travail, je me contenterai de rappeler *La lettre pour la tolérance* qu'écrivit John LOCKE en 1689 à la même époque où fut inventée la probabilité ; cette lettre s'inscrit dans le cadre des controverses sur la tolérance religieuse

⁴ C. LEFORT, *Démocratie et incertitudes*, op. cit., p. 178.

⁵ TH. BERNS, *Gouverner sans gouverner : une archéologie politique de la statistique*, Ed. PUF, coll. Travaux pratiques, Paris, 2009, p. 5.

⁶ F. EWALD, *Histoire de l'Etat Providence : les origines de la solidarité*, Editions Grasset & Fasquelle, 1996, p.105.

⁷ PH. GERARD, « Le pari démocratique : de l'incertitude à l'autonomie », in D. DEPRINS (dir.), *Parier sur l'incertitude*, Editions Academia-Bruylant, Coll. Intellection, 2010, à paraître.

qui se développèrent aux XVI^e et XVII^e siècles⁸. Elle plaide en faveur de « l'acceptation d'un pluralisme des convictions philosophiques, morales et religieuses qui caractérise la culture politique des sociétés démocratiques.[...] LOCKE recourt à un argument d'incertitude afin de justifier la tolérance religieuse [sur le motif qu'] aucun être humain, y compris les gouvernants, n'est capable d'identifier avec certitude quelle est la vraie religion⁹ ».

S'il est un concept qui a été conçu pour « travailler pour l'incertain » (*Pensées*), c'est bien la probabilité pascalienne ; elle deviendra cependant un outil de la maîtrise de l'incertain, et ce, jusqu'à l'illusion du risque zéro qui atteste lui-même de l'illusion plus fondamentale d'un savoir absolu. La probabilité, rationalité du hasard, est pourtant le dernier refuge du savoir, et en tant que tel pose d'emblée la question de la limite de nos savoirs ; question cruciale en régime démocratique dès lors que le pouvoir ne fixe plus les bornes à l'exercice de la connaissance et offre les possibilités de sa diffusion et d'une confrontation des paradigmes communément admis.

Ainsi, on le voit, la démocratie est bien un véritable pari avec son élan vers l'avenir et sa part de risque et d'incertitude; dès lors que la probabilité transforme l'incertain en action et autorise par là une sortie du doute et de l'indécidable qui menace le régime démocratique du fait de son extrême complexité et de sa part d'incertitude, on comprend qu'elle soit devenue l'allié fidèle du pari démocratique ; une véritable aide à la décision démocratique difficile, en réponse à ces « difficultés de jugements » dont parle J. RAWLS à son propos ; « difficultés de jugement » qui mènent à des interprétations divergentes et un foisonnement de valeurs politiques et morales concurrentes .

Un guide, disais-je. Mais vers où et comment cette probabilité guide-elle nos démocraties? Telle est la question à laquelle je vais tenter de répondre en analysant la probabilité comme une question de logique, depuis sa naissance avec PASCAL jusqu'à ce qu'elle est devenue aujourd'hui sous le paradigme de précaution en réponse à « l'insupportable incertitude [contemporaine] de nos démocraties » dont parle Claude LEFORT, « un régime politique sans autorité¹⁰ ». Il ne s'agit nullement de condamner la démocratie ; seulement de dénoncer les ratages et les effets pervers de la démocratie à l'épreuve du précautionisme contemporain et d'en préciser, dans la mesure du possible, quelques rouages infernaux par le biais de la probabilité.

LA PROBABILITE, UNE QUESTION DE LOGIQUE

A. UNE LOGIQUE TERNAIRE

Au-delà de l'évaluation des risques, des modèles probabilistes et de son calcul, la probabilité est aussi une question de logique ; une logique ternaire, une façon de compter jusqu'à trois, quand elle fut inventée au XVII^e siècle par PASCAL et une logique binaire, sous la logique de précaution contemporaine que caractérise un impératif de connaissance et de prévision à des fins anticipatives où la probabilité occupe les premières loges.

⁸ J. RAWLS, *Libéralisme politique* (trad. de C. AUDARD), Paris, P.U.F., coll. « Philosophie morale », 1995, p. 11 et 13, cité par Ph. GERARD, *Le pari démocratique : de l'incertitude à l'autonomie*, op. cit.

⁹ Ph. GERARD, *Le pari démocratique : de l'incertitude à l'autonomie*, op. cit.

¹⁰ F. EWALD, « Le principe de précaution et l'expérience contemporaine de l'incertitude », in D. DEPRINS (dir.), *Pari sur l'incertitude*, Editions Academia-Bruylant, Coll. *Intellection*, à paraître en 2010.

La pensée de PASCAL à laquelle appartiennent sa probabilité et la théorie de la décision qu'il fonde ainsi que la foi qu'il bouleverse, s'inscrit dans ce projet pacificateur du libéralisme classique et de l'empirisme. Ce qu'il y a de commun à la démocratie du libéralisme classique et à la pensée pascalienne, c'est ce fameux « rapport de tension et de différence¹¹ » entretenu entre les antonymes des contradictions et des divisions; je veux parler de ces contradictions que révèlent autant les ambivalences de l'homme que les irréductibles oppositions et divisions inarticulables des régimes démocratiques. Ce type d'énoncé devait exprimer un rapport – attestant en fait d'un non-rapport - où ne s'opposent pas de façon stérile les extrêmes de la contradiction comme l'individu et la société.

PASCAL est lui-même, un « individu paradoxe de l'espèce humaine » (P. BAYLE) ; un signe de contradiction. Pour ce voyageur au bout de la nuit qui saura tracer sans pareil les lignes de partage du monde intérieur de l'homme moderne, l'homme est un « sujet de contradiction ». La pensée pascalienne s'exprime par couples d'oppositions qu'elle n'enferme pas dans la contradiction ni ne cherche à la fuir ; au contraire de ce que voudrait un traitement dialectique, PASCAL recommande cette contradiction, la convoque, s'appuie sur elle pour établir ce rapport de tension et de différence entre les antagonismes où l'un s'enracine dans l'autre, se conclue de l'autre dans une tension radicale et récurrente gardée ouverte pour saisir toute l'amplitude de l'homme et son infinie plasticité. Quand la « misère [est la] grandeur en creux et [que] la grandeur se conclue de la misère [...] c'est être grand que de se connaître misérable¹² » (fr. 416/122).

C'est une ruse, une ruse de la raison par la raison pure ; d'une raison qui se sait infirme. Une ruse par laquelle PASCAL maintient, coûte que coûte, le dilemme, « par tempérament, par principe et par méthode¹³ », pour mieux le déjouer. Quand les antonymes de la contradiction s'incorporent l'un dans l'autre, de façon dynamique et irréversible, ils convergent ainsi vers un "milieu", concept clé chez PASCAL ; les antonymes alors intriqués désamorcent la contradiction même, au lieu de la refermer sur elle-même. Le milieu est ce qui se tient à égale distance des deux extrêmes gardés en tension, dans une position modérée, éloignée des excès ; ne parle-t-on pas d'un juste milieu ? Mais le milieu chez PASCAL comme résultante de la tension des extrêmes est en lien avec le vide¹⁴ dont il a horreur ; une horreur du vide qu'il traitera pour mieux lui échapper en allant jusqu'à lui consacrer un traité – *Traité du vide* – ; dans un nouveau retournement pascalien, une horreur du vide sur laquelle il fondera son œuvre toute entière comme l'ombre du vide portée sur lui¹⁵.

Sa probabilité en témoigne dans son « union paradoxale entre la rationalité et la contingence » (J. MESNARD) où il met l'homme au défi de continuer de penser avec cette contradiction interne. Aux limites du savoir, cette probabilité demeure en porte à faux de l'abîme d'ignorance qu'elle ne comble pas, maintenant les extrêmes de la contradiction qui

¹¹ TH. BERNS, *Gouverner sans gouverner : une archéologie politique de la statistique*, Ed. PUF, coll. Travaux pratiques, Paris, 2009, p. 5.

¹² P. MAGNARD, *Pascal ou l'art de la digression*, Paris, Ellipses, Coll. Philo-philosophes, 1997 et « Pascal, la clé du chiffre », Ed. Universitaires, 1991, p.62.

¹³ P. MAGNARD, Op. cit., p. 62.

¹⁴ B. PASCAL, *Lettre au Père Etienne Noël* (29 novembre 1647), Lafuma, Paris, p. 20-204 : « l'espace vide tient le milieu entre la matière et le néant ».

¹⁵ D. ANZIEU, *Le Corps de l'œuvre ; essais psychanalytiques sur le travail créateur*, Chap. IV, « De l'horreur du vide à sa pensée : Pascal », Paris, *nrf* Gallimard, Coll. Connaissance de l'Inconscient, 1981.

s'abritent l'un dans l'autre dans un rapport tendu et irrésolu qui les unit et les sépare en même temps.

En guise d'illustration, considérons l'archétype de l'expérience aléatoire ; jouer à pile ou face avec une pièce de monnaie. Par défaut d'expérimentation physique, sans doute, nous ignorons les causes multiples, complexes et enchevêtrées¹⁶ qui détermineraient le résultat de l'expérience. On sait seulement que deux résultats sont possibles quand on jette la pièce : pile ou face et non, sa tranche ou un éléphant rose. La probabilité associée à ces deux résultats (c'est à dire $\frac{1}{2}$ et $\frac{1}{2}$, si la pièce est équilibrée), contourne cette ignorance, s'appuie même sur elle, la déjouant, pour en conclure un savoir d'un tout autre ordre ; cette ignorance fondamentale des causes n'est pas comparable au savoir des occurrences des jets de la pièce. La probabilité conclut par ruse un savoir sur fond d'ignorance, n'opposant pas de façon inféconde les antonymes, ignorance/savoir ; de même, la probabilité conclut des valeurs numériques ($\frac{1}{2}$ et $\frac{1}{2}$) des résultats (pile ou face) qui sont, quant à eux, des modalités, enracinant par là le quantitatif dans le qualitatif, sans les opposer stérilement mais en les maintenant en tension.

La probabilité est paradigmatique de ce monde structuré par ses deux bords « comme ouvert en son milieu [depuis le XVII^e siècle]; sur un bord, les signes [dont l'opinion relève], et sur l'autre bord, la ressemblance¹⁷ empirique, murmurante et [...] sourde¹⁸ », attestant de la fréquence. La probabilité façonnera un monde à son image. Elle se soutiendra de cette tension entre ces deux bords ; le versant objectif et rationnel de son calcul relatif aux fréquences stables d'un grand nombre de résultats d'expériences aléatoires et le versant subjectif et contingent de l'opinion que forgent nos croyances, nos attentes et notre confiance. En résulte une tension récurrente dans une irrésolution cultivée par quelque chose « en-deçà du langage, au-dessous du niveau de conscience¹⁹ » qui va briser le rêve de la totalité harmonieuse de la raison par le calcul. C'est précisément cet « en-deçà du langage », cet « au-dessous du niveau de conscience » que convoquent la logique ternaire et le fameux rapport de tension et de différence qui la soustend ; un rapport qui en réalité atteste d'un non-rapport qui est au cœur même des « difficultés de jugements » dont J. RAWLS fait la source du pluralisme de la démocratie.

La logique de PASCAL et de sa probabilité est celle de l'action ; c'est une logique ternaire. Dans cette façon de toujours compter jusqu'à trois, on ne peut mettre en rapport que des grandeurs « de même genre » ; c'est ce que PASCAL montre avec son génie mathématique – points, lignes, plans, solides, sont disjoints dans leur discontinuité²⁰, de même que les infinis qui ne sont pas de même rang²¹ – pour le transposer ensuite, comme toujours, aux choses de

¹⁶ Ces causes multiples pourraient être, par exemple, la force avec laquelle la pièce a été lancée, sa forme, sa masse, sa matière, la surface sur laquelle est lancée la pièce, le type de mouvement imprimé à la pièce, etc.

¹⁷ Dans *Les Mots et les Choses*, M. FOUCAULT parle de l'inauguration d'une pensée nouvelle au XVII^e siècle par le passage du monde des *similitudes* avec leur incertitude au monde de la *comparaison* par la *mesure* (grâce à une unité de mesure commune) et par l'*ordre* (qui établit une identité et toutes les différences possibles par rapport à cette identité). Par la comparaison, on peut atteindre la certitude.

¹⁸ M. FOUCAULT, *Les Mots et les Choses : une archéologie des sciences humaines*, Paris, *tel* Gallimard, n° 166, 1966, p. 72.

¹⁹ I. HACKING, *L'émergence du probable*, op. cit.

²⁰ P. MAGNARD, op.cit., p.22 : « points, droites, surfaces, volumes ne sont pas grandeurs de même genre [...] ; ainsi les points ne peuvent engendrer des droites, ni les droites des surfaces, ni les surfaces des volumes ».

²¹ B. PASCAL, *Pensées*, op. cit., (fr. 233/418) : « Une infinité de vie infiniment heureuses » où apparaît la disproportion qui se creuse dans le passage d'un ordre à un autre présageant de la théorie des ordres d'infinitude

la vie. Son pari sur Dieu (je ne vous le rappelle pas) en témoigne ; il s'agit d'une véritable mise en abîme de non-rapports entre les antonymes des contradictions qui y sont alléguées. PASCAL enracine son pari dans l'impossibilité de fournir la preuve de l'existence de Dieu pour transformer cette incertitude sur ce Dieu caché en la certitude de l'action ; celle de se comporter ou non comme un croyant. Cette incertitude sur Dieu n'est pas du même ordre que la certitude de l'action ; ces antonymes (incertitude / certitude) ne sont donc pas comparables, ni ordonnables, ni opposables comme tels l'un à l'autre car ces grandeurs n'ont pas de rapport entre elles. Il y a là une discontinuité au cœur de cette décision qui mènera à l'action de croire.

Plus encore, la subjectivité s'enracine dans la rationalité du calcul probabiliste. En effet, PASCAL met le calcul des « hasards » au service de la question de l'existence de Dieu qui incorpore – littéralement - celle de sa propre existence. La mutation du monde clos à l'univers infini ouvre sur la question de la subjectivité à laquelle participera PASCAL, convaincu que l'homme soudain « disproportionné » n'y trouve plus son lieu : le centrage de l'homme sur soi lui offre un micro-cosmos, là où le point fixe et assuré cartésien ne le peut pas. Dans un désaveu volontaire de la raison, la pensée pascalienne s'inscrit dans cette quête infinie de soi ; l'homme a des raisons qui échappent à la théorie de la décision, inventée par PASCAL lui-même... L'opinion fondée sur la croyance et la confiance participent de la subjectivité qui offre au sujet une place dans le monde et par rapport à l'autre. La croyance, chez PASCAL, même celle qui est au fondement de l'univers scientifique, est de l'ordre de « l'automate », c'est-à-dire du corps, qui comme PASCAL ne cesse de le rappeler, « a ses raisons que la raison ne connaît pas ». « [...] nous sommes automates autant qu'esprit ; et de là vient que l'instrument par lequel la persuasion se fait n'est pas la seule démonstration. [...] Les preuves ne convainquent que l'esprit » (PASCAL). La raison s'incarne dans le corps, ce grand absent cartésien.

Contre le dualisme cartésien qui oppose de façon radicalement tranchée les antonymes de la contradiction dont il faut admettre ou l'un ou l'autre de façon mutuellement exclusive, PASCAL y voit des ordres de grandeurs différents attestant d'une discontinuité. N'étant pas « de même genre », ces grandeurs « n'ont pas de rapport » entre elles ; rien ne sert de les comparer, elles ne sont pas ordonnables sur une même échelle. La probabilité de PASCAL et son application dans le pari ne se tiennent que de ce bricolage ternaire qui leur assure sa méthode : le paradoxe, un dilemme qui s'ouvre sur la contradiction plutôt que de se refermer sur elle. C'est dire qu'au sein du paradoxe, il y a la présence des contraires – rationalité et contingence, objectivité et subjectivité, certain et incertain, ignorance et savoir, infinitude et finitude – qui passent l'un dans l'autre portant ainsi en lui – je veux parler du paradoxe – cet abîme et dès lors le principe du dépassement de toute opposition dans une interminable perfectibilité. C'est une dialectique ascendante qui n'est pas sans rappeler la dialectique négative d'où Th. W. ADORNO dénonce que « la négativité parfaite [*des opposés de la contradiction*], une fois regardée en face, se concentre en écriture spéculaire de son contraire²² ». J'y reviendrai.

de Georg CANTOR, fondateur de la théorie des ensembles. La probabilité et le pari pascalien atteste de la finitude se concluant de l'infini à la condition de les maintenir abrités, l'un dans l'autre, dans une tension ouverte.

²² TH. W. ADORNO, *Minima Moralia*, Petite Bibliothèque Payot, Paris, 2001, p. 153.

B. UNE LOGIQUE BINAIRE

Sous la logique de précaution, la solution dans l'irrésolution du paradoxe proposée par PASCAL sur un mode de pensée mélancolique (qui va puiser, dans la part tragique de l'existence, la chance de l'éclat), n'a pas d'audience ; elle est accusée de ténébrisme dès lors qu'il s'agit d'oser chercher la raison de la raison ou explorer le pourquoi et le comment. C'est la « raison probabilitaire » qui est la solution recherchée, « dans un autre monde, dans une autre philosophie²³ », pourvu que l'on trouve l'harmonie dans une pensée sans obstacle et sans pli comme en témoigne le discours contemporain, communicationnel et informationnel, qui tente de ne laisser aucune place à l'équivocité du langage. Ce déni des obstacles à la pensée est aussi celui des « difficultés de jugements » de J. RAWLS. C'est alors l'enfermement de l'homme de la précaution dans l'unité contradictoire où, dans un incessant mouvement de balancier entre les deux bords de la contrariété, la négativité parfaite d'un antonyme « est frappée [...] de la même indigence qu'elle se propose [pourtant] de fuir²⁴ ». Dans « l'affrontement stérile entre la rationalité étroite et le fidéisme naïf » (H. ATLAN) auquel nous assistons aujourd'hui, l'un prépare le terrain à l'autre qu'il voulait pourtant fuir ; c'est dire qu'une science confinée à une rationalité étroite devient le plus fidèle allié de l'occultisme et de l'obscurantisme. C'est le jeu de l'illusion du symbolique qui « pousse le sujet à attribuer l'existence à ce qu'il imagine à travers les mots et qui enferme le sujet dans un univers auquel il ne peut échapper parce qu'il est clos et apparaît sans histoire²⁵ ». L'ordre symbolique, c'est l'*automaton*, la répétition, où les termes contradictoires ne cessent de s'opposer. C'est la condition de l'ordre social.

Là où PASCAL interdisait la comparaison de grandeurs n'étant pas de même ordre, attestant par là d'un obstacle, et n'entrevoit d'autre certitude que celle de l'action, la probabilité devient l'instrument par lequel, par la mesure et l'ordre, le monde universalise la comparaison par laquelle on peut atteindre la certitude²⁶ dans et par la connaissance. La connaissance deviendra ainsi « un réseau de signes bâti pas à pas par la connaissance du probable²⁷ ». Selon le parti pris de l'observation, n'importe quel signe peut être associé à n'importe quel autre ; c'est la probabilité qui en décide. C'est le fondement même de la statistique qui, appliquée aux sciences humaines, a construit l'« homme corrélé » en vertu de la probabilité.

Il y a une différence fondamentale ; chez PASCAL, la subjectivité s'enracine dans la rationalité. Par contre, pour l'homme de la précaution, la probabilité, rationalité du hasard, devient « une approximation de la certitude » (E. KANT) qu'il veut assimiler à la certitude ; le probable, une mesure du possible pour le réduire au seul possible par lequel on peut définir l'actuel. Loin de l'interminable perfectibilité pascalienne, « le parfait devient [ainsi l'] actuel, [le] toujours réalisé²⁸ », le déjà là, « le seul possible²⁹ » comme dit M. PROUST, dès lors qu'il n'est plus question pour l'homme de se penser « en fonction d'un avenir désirable [et de tous ses possibles] mais dans la stricte actualité de [son] présent³⁰ ». Qu'est-ce d'autre que le leurre

²³ F. EWALD, *Histoire de l'Etat Providence : les origines de la solidarité*, op. cit., p.105.

²⁴ TH. W. ADORNO, *Minima Moralia*, op. cit., p. 153.

²⁵ J-P. CLERO, *Le vocabulaire de Jacques Lacan*, Coll. dirigée par J-P. ZARADER, Editions Ellipses, Paris, 2002, p. 79

²⁶ M. FOUCAULT, *Les Mots et les Choses : une archéologie des sciences humaines*, Paris, *tel* Gallimard, n°166, 1966, p. 68. « Par la comparaison, on peut atteindre la certitude »

²⁷ M. FOUCAULT, *Les Mots et les Choses*, op. cit., p. 74.

²⁸ F. EWALD, *Histoire de l'Etat Providence : les origines de la solidarité*, op. cit., p.122.

²⁹ M. PROUST, *La Fugitive*, Bibliothèque de la Pléiade, t. II, 1954, p. 509.

³⁰ F. EWALD, *Histoire de l'Etat Providence : les origines de la solidarité*, op. cit., p.122.

confortable d'un monde parfaitement prévisible où seuls existeraient les risques maîtrisés par la probabilité et ceux qu'on ne maîtrise pas, simplement, n'existeraient pas en vertu de la primauté de l'actuel?

Soumis au paradigme de la précaution, « la théorie des probabilités est simplement la science de la logique traitée quantitativement³¹ » ; c'est une logique binaire qui par le calcul, représentation de la représentation, satisferait le rêve d'une totalité harmonieuse du monde, à travers même ses incompatibilités.

Sous l'impératif de prévision et de connaissance associé à la morale du risque et de l'incertitude du paradigme de précaution, il est hors de question que la rationalité de la probabilité soumise à la précaution ouvre sur la subjectivité comme le fit PASCAL; elle s'est mutilée de la vraie question de la subjectivité pour se réduire au versant objectif d'un calcul dévolu à combler l'ignorance. Il ne s'agit bien sûr pas de combler cette ignorance des causes multiples et enchevêtrées les unes aux autres mais de combler l'ignorance par ce réseau de signes bâti pas à pas sur la connaissance du probable. Il s'agit d'une tout autre cause que la cause efficiente et asymétrique ou même la cause métaphysique infinie par laquelle on comblera désormais l'ignorance ; c'est la cause probable de HUME, une cause de l'ordre d'un constat, d'une tendance qui établit seulement une conjonction persistante entre deux signes, comme le réchauffement climatique et les émissions de CO₂. Même si l'on parle de probabilité subjective ou épistémique, la question des croyances et de la confiance qui ouvre sur celle de la subjectivité n'y est jamais directement traitée mais seulement contournée.

L'attitude de la précaution en termes de probabilité est l'attitude classique que nous devons à LAPLACE (1789-1827) dont la réputation en matière de déterminisme n'est plus à faire. Et en même temps, « l'obsession déterministe a dévoilé son contraire³² » ; un hasard, promu roi des cieux. La bipartition « déterminisme-hasard » est une divinité « Janus faced », dont on abandonne l'une pour se prosterner devant l'autre, selon une négativité parfaite : c'est abandonner un « Dieu immanent³³ », qui aurait déjà tout calculé jusque dans les moindres détails pour un « Dieu transcendant », capricieux générant la crainte du « Retour du Malin Génie³⁴ » dont atteste le précautionisme contemporain. Cette indétermination causale d'une Nature qui jouerait le plus formidable des jeux de hasard a seulement sacré l'avènement des lois statistiques³⁵ et, dans son sillon, de l'homme statistique³⁶ soumis au *fatum statisticum*³⁷ ; un homme moyen dont la médiocrité se tient d'être toujours enfermé dans l'entre-deux, condamné à l'indiscernabilité et donc pour ainsi dire à l'interchangeabilité.

³¹ C. PEIRCE, *Philosophical Writing*, J. BUCHLER (éd.), Hover, 1955, cité par G-G. GRANGER, *Le probable, le possible et le virtuel*, Coll. Philosophie, Editions Odile Jacob, Paris, 1995, p. 135.

³² I. HACKING, *L'émergence de la Probabilité*, Coll. Liber, Seuil, Paris, 2002, p. 25.

³³ R. THOM est cité par J. BOUVERESSE, « Robert MUSIL, [...] », *op. cit.*, p.14. Il est l'auteur de la préface de Pierre-Simon LAPLACE, « Essai philosophique sur les probabilités », Christian Bourgeois Editeur, Paris, 1986.

³⁴ F. EWALD, « Le retour du Malin Génie », dans O. GODARD (dir.), *Le Principe de Précaution sous la conduite des affaires humaines*, Paris, INRA, 1997.

³⁵ Une loi statistique n'est pas équivalente à une loi de probabilité : si les lois de probabilité sont une description typique des fréquences d'apparition des résultats d'un phénomène, les lois statistiques qui en sont l'extension, n'ont bientôt plus rien avoir avec la question des fréquences : le concept est étendu à des domaines où il est question de représentation de la connaissance. Cf. Portail des Probabilités et des Mathématiques.

³⁶ J. BOUVERESSE, *Robert MUSIL, [...]*, *op. cit.*, p.50. Dans sa confusion, l'homme contemporain considère ainsi que toute instabilité prouve en elle-même que le système est indéterminé alors que l'instabilité ne prouve rien en elle-même : « L'instabilité limite [certes] le déterminisme épistémique sans réfuter [pour autant] le déterminisme ontologique³⁶ ».

³⁷ J. BOUVERESSE, « Robert MUSIL, [...] », *op. cit.*, p.50.

Dans un réflexe déterministe, il considère dès lors la probabilité comme un instrument de prédiction statistique relative aux événements futurs à des fins d'anticipation où il n'y a pas de « vraies probabilités³⁸ ». C'est dire que l'illusion contemporaine d'un savoir absolu que trahit celle du risque zéro, à la limite de l'achèvement de toutes les connaissances, achèverait du même coup toutes les probabilités réduites ainsi à 0 ou à 1. Les grecs pensaient que « La tentation de l'absolu est la source toujours renaissante du malheur de l'homme³⁹ » ; cette absoluité illusoire du savoir est ce par quoi les deux versants - objectif et subjectif - de la probabilité se désintriquent, - et plus fondamentalement, l'objet et le sujet - ramenant la probabilité, indice d'ignorance sous le régime déterministe de la précaution, à un versant statistique.

Par la probabilité, l'homme de la précaution tente de réduire le jugement et la croyance à une proposition dont on pourrait toujours dire, objectivement et confortablement, qu'elle est vraie ou fausse. L'objectivisme sur lequel repose cette rationalité étroite veut qu'une opinion soit partagée et valable pour tous, c'est à dire « une opinion qui [ait] sa place dans la société telle qu'elle est⁴⁰ », attestant ainsi qu'on est d'accord avec elle, telle qu'elle est. C'est la raison fondamentale de l'alibi à l'objectivisme ambiant ; c'est aussi l'assurance d'une raison, qui, à ne jurer que par elle comme on le ferait d'une divinité laïcisée, finit par se perdre. Et TH. W. ADORNO de conclure que⁴¹ : « Le désastre subjectif enfoui dans les profondeurs de l'individu rejoint le désastre objectif qu'on peut voir⁴² ». C'est aussi ce par quoi M. FOUCAULT définit ... la maladie mentale ; les « pires » objectivités et les « pires » subjectivités dans le charivari de leur contraire respectif, enfermant le malade dans une unité contradictoire où règne la plus parfaite confusion.

Voilà pourquoi on peut dire que PASCAL est l'origine d'une disposition qui lors qu'elle est mal comprise, mieux, lors qu'elle est dévoyée, devient précaution. PASCAL, c'est la structure ; le précautionisme est actuel. Vu sous cet angle, on peut dire que le précautionisme qui affecte nos démocraties est une faute de logique ; d'une logique ternaire au fondement même de la démocratie libérale laissant un lieu vide - le pouvoir - par le non-rapport de ses antagonismes, la démocratie sous la logique de précaution s'est confinée à une logique binaire où ses inarticulables antonymes et divisions s'opposent indéfiniment de façon stérile.

LA PROBABILITE, AU LIEU MEME DE L'ANGOISSE

Dans une certitude jouissive, la probabilité et l'angoisse se rejoignent sous le paradigme de précaution. A partir de cette approche logique mettant en évidence l'existence de ce non-rapport, qu'on s'en exonère ou non, je ne pouvais que questionner, à cette place précise qui atteste du non-rapport, la probabilité, selon la logique binaire ou selon la logique ternaire.

³⁸ J. VON PLATO, *Creating Modern probability : its Mathematics, Physics and Philosophy in Historical Perspective*, Cambridge Studies in Probability, Induction and Decision Theory, Cambridge University Press, 1994, p.164-165.

³⁹ P. AUBENQUE, *La prudence chez Aristote*, Coll. Quadrige, Editions Puf, Paris, 4^{ème} édition, 2004, p. 2.

⁴⁰ TH. W. ADORNO, *Minima Moralia*, Petite Bibliothèque Payot, Paris, 2001, p. 98.

⁴¹ Les concepts de « subjectif » et d' « objectif » d'aujourd'hui, ne se seraient-ils pas finalement inversés, comme le suggère TH. W. ADORNO, attestant du divorce consommé entre le sujet et l'objet? Les chantres de la rationalité étroite appelle « objectif », « le jour incontesté sous lequel apparaissent les choses, leur empreinte prise telle quelle et non remise en question, la façade des faits classifiés : en somme, ce qui est subjectif. Ce qu'ils nomment subjectif, c'est ce qui déjoue ces apparences, [...] se débarrasse des idées convenues la concernant et préfère la relation à l'objet lui-même au lieu de s'en tenir à l'avis de la majorité [...] : en somme, l'objectif⁴¹ ».

⁴² TH. W. ADORNO, *Minima Moralia*, p. 79.

Ce non-rapport est un désaveu de la raison, comme le voulait PASCAL. C'est dire aussi qu'« Au commencement était l'action⁴³ » ; en effet, ce non-rapport atteste d'un au-delà (ou d'un en-deçà) du langage, c'est-à-dire de quelque chose dans le corps⁴⁴, qui n'est « pas-tout », pas entièrement pris par le langage. C'est révéler qu'il y a, au cœur même du langage, la présence très problématique de ce qu'il a lui-même exclu de la réalité ordonnée et de sa représentation, attestant d'une irréductible ignorance ; c'est le réel dont parle J. LACAN. Il y a une fracture au cœur du langage qui creuse un clivage entre le réel et la pensée conceptuelle à laquelle appartient la probabilité.

C'est précisément dans cette faille que vient se loger l'angoisse, comme traduction subjective de ce réel, comme « épreuve [...] de la contradiction intérieure⁴⁵ », lorsque les bipartitions irréductibles du monde en garantissent l'occlusion et obèrent dès lors la sortie de l'unité contradictoire enfermante; d'un enfermement scellé à coup de certitudes, de l'« affreuse certitude⁴⁶ » de l'angoisse. En effet, l'angoisse est un régime de certitude auquel nous ne renonçons pas. L'angoisse, c'est aussi cette peur de la peur dans une mise en abîme absurde qui se déploie au sommet du déplaisir mais elle ne trompe pas. C'est même le hors de doute, le doute sans fin n'étant là qu'en tant que leurre pour la combattre. C'est dire que l'angoisse est la cause du doute, non l'inverse. Si l'angoisse est certitude, la parole est quant à elle toujours douteuse, jamais sûre. La question de la certitude ne se pose que parce qu'il y a un autre avec lequel s'accorder (certitude objective⁴⁷) ou à convaincre (certitude subjective⁴⁸). L'angoisse est, d'une façon ou d'une autre, une réponse à la question de l'autre.

Chez PASCAL, la probabilité appartient à une logique de l'action, on l'a vu ; l'action se nourrit d'une connaissance limitée et appartient au registre de la certitude. La certitude de l'action est d'ailleurs la seule certitude qui soit, pour PASCAL ; une certitude arrachée à l'angoisse parce que l'action par laquelle une décision devient effective « s'épanouit dans la certitude, [...] engendre la certitude⁴⁹ ». Si c'est « à l'angoisse que l'action emprunte sa certitude⁵⁰ », alors « agir, c'est arracher à l'angoisse sa certitude. Agir, c'est opérer un transfert d'angoisse⁵¹ ».

⁴³ « Au commencement était l'action » ; voilà ce que dit GOETHE que FREUD reprend dans « Totem et tabou » et que WITTGENSTEIN prolonge par son ultime ouvrage, *De la certitude*.

⁴⁴ Quand PASCAL renonce à fournir la preuve de l'existence de Dieu et qu'il en fait le nerf de son argumentation du Pari, il confine la croyance à un comportement, à une attitude du corps de l'« Automate », qui agit par « habitude et coutume » ; il lie la foi et les croyances, au corps et donc à son réel, rompant de façon radicale avec la "vision scolastique" de la dualité entre le corps et l'âme... C'est aussi ce que fera WITTGENSTEIN, le philosophe maudit, quand, par cette logique, il associera nos "certitudes fondamentales" et nos croyances qui en découlent, au corps. La logique ternaire de Port-Royal vise ce réel qui met le corps en jeu dans un impossible à dire ; plus précisément, elle doit ébranler, voire dissiper, d'une façon ou d'une autre, l'aveuglante proximité du réel garantie par et de l'ordre symbolique, instrument de pouvoir par excellence.

⁴⁵ M. FOUCAULT, *Maladie mentale et psychologie*, *Op. Cit.*, p. 49.

⁴⁶ J. LACAN, Le Séminaire *L'angoisse*, *Op. Cit.*, p. 92.

⁴⁷ L. WITTGENSTEIN, *De la certitude*, traduit de l'allemand et présenté par D. MOYAL-SHARROCK, Bibliothèque de philosophie, Editions Gallimard, *nrf*, 2006, p. 67, note 203. Une certitude objective « au mieux, [...] montre ce que s'accorder veut dire »

⁴⁸ *Ibid*, p. 64-65, note 194. La « certitude subjective [concerne] une conviction totale, l'absence totale d'un doute, et nous cherchons par là à convaincre autrui ».

⁴⁹ J. LACAN, Le Séminaire *L'angoisse*, Livre X, leçon du 19 décembre 1962, Ed. Seuil, Coll. Champ Freudien, p. 92. Les liens entre l'angoisse, le doute et la certitude évoqués dans ce paragraphe appartiennent à ce séminaire de J. LACAN.

⁵⁰ J-A. MILLER, « Introduction à la lecture du Séminaire *L'angoisse* de Jacques LACAN », dans « Maladie d'époque », Paris, *La Cause freudienne* n°58, octobre 2004. Voyez <http://www.causefreudienne.net/publications/la-cause-freudienne/maladies-d-epoque>.

⁵¹ J. LACAN, Le Séminaire *L'angoisse*, *Op. Cit.*, p. 93.

L'homme de la précaution renâcle devant ce transfert d'angoisse inhérent à l'action; inhibé devant la prise de risque, il promeut l'exercice actif du doute et même, de la peur pour son caractère heuristique (H. JONAS). Mais « Un doute sans fin n'est pas même un doute⁵² » ; c'est plutôt « re-douter » quand les doutes pérennes ne sont là que pour se défendre de son angoisse et brouiller ainsi l'acte même de juger par les explications insensées que génère l'angoisse elle-même. L'angoisse complique sérieusement « les difficultés de jugements » dont parlait J. RAWLS, jusqu'à la confusion. Le doute mélancolique de l'entre-deux impose à l'homme de la précaution une suspicion sur tout ce qui serait du côté du « bon » pour lui ; cette transformation systématique du « bon » en suspect révèle une certitude bien plus qu'un doute : celle de l'angoisse.

L'angoisse est double, comme la probabilité : l'angoisse est signal du désir du côté du vide et phénomène de l'angoisse du côté du trop plein. La probabilité, dans sa version positiviste, est devenue un indice de connaissabilité à la solde d'une certitude objective marquée du « sceau de l'incontestabilité⁵³ » comme peut l'être une proposition mathématique. Leur isomorphisme structurel révèle que si la probabilité s'est réduite à son versant objectif sous la logique de précaution, l'angoisse s'est réduite, quant à elle, à une « catatonie du sujet » lorsque le vide, structurant et créatif, est comblé par la jouissance supplémentaire que confère ce concept des concepts qu'on appelle la probabilité ; elle est ce par quoi l'homme de la précaution dénie un au-delà du langage, c'est-à-dire, un impossible à dire, à nommer, à penser, à voir et à saisir qui pourtant demeure et résiste comme instance cardinale. L'angoisse de l'homme de la précaution n'est donc pas celle qui témoigne de l'imminence de son désir, lorsque le vide se révèle en être la place. M. HEIDEGGER pensait que la probabilité avait été inventée par l'homme pour faire taire son angoisse métaphysique. En vertu du binarisme, la probabilité a alors été frappée de la même indigence qu'elle se proposait pourtant de fuir ; l'angoisse elle-même.

C'est précisément pour faire l'économie de cette angoisse, signal de son désir, qu'il a construit cette fiction de précaution : l'horreur qu'il puisse y avoir quelque part du vide signifie l'horreur pour le désir. La place vide réservée par PASCAL jusque dans le concept de probabilité, s'est réduite à une « horreur imaginaire » (B. PASCAL) où est venue se loger l'angoisse dénudée, « atroce et despotique » (CH. BAUDELAIRE) de l'homme de la précaution, broyé par la défiance au service de laquelle s'est mise la probabilité.

Ne pouvant s'affranchir du risque zéro, l'homme de la précaution a forcé le risque par la probabilité prédictive aux certitudes mathématiques, en suppléance des certitudes subjectives que lui confèreraient la croyance et la confiance chevillées au vide ; il en résulte une crise de la confiance - valeur des valeurs - au profit d'une confiance toujours plus accrue dans les nombres qui, pense-t-on, rendent objectifs.

A force de forclure le risque, il fait « retour dans le réel », comme une irruption, dans le champ de la réalité, des incertitudes radicales de la précarité psychique et sociale, livrant le sujet au monde comme à un destin extérieur. L'angoisse ainsi dénudée n'est plus tant annonciatrice d'un désir où l'autre serait forcément en jeu que désarrimée de l'autre ; elle dévoile la radicale solitude et misère du précautionneur, sans autre à force de le rêver porteur de toutes les garanties, là où même la science a échoué.

⁵² L. WITTGENSTEIN, *De la certitude*, Op. Cit., p. 174, note 625.

⁵³ L. WITTGENSTEIN, *De la certitude*, Op. Cit., p. 181, note 655.

CONCLUSIONS

PASCAL saura dénoncer à l'aube de notre Modernité dévolue aux fastes de la science, de ses progrès et de la conquête de la nature, combien, sous la prétendue poursuite du bonheur, collectif d'abord avec l'utilitarisme de J. BENTHAM et individuel ensuite avec la fiction de précaution, on aura défini toutes les conditions pour le manquer.

La démocratie « précautionneuse », si on s'autorise à l'appeler ainsi, séduite par le binarisme et les irréductibles bipartitions du monde, aurait-elle horreur du vide ? Ne sait-elle pas « traiter » le vide comme PASCAL le fit, pour mieux le déjouer ? Le vide est pourtant inscrit au cœur même de la logique ternaire que fonde ce fameux rapport de tension et de différence propre à la complexité démocratique. En régime démocratique, Claude LEFORT parle du pouvoir comme d'un « lieu vide⁵⁴ », c'est-à-dire un « pouvoir sans incarnation » parce que c'est un « lieu infigurable » qui échappe à toute représentation, aucun gouvernant ne pouvant lui être « consubstantiel ». « Le royaume [d'antant, était, quant à lui] conçu comme un corps, une unité substantielle, [faite] du corps immortel et surnaturel [...] accouplé au corps mortel et naturel⁵⁵ » du seul monarque, donnant ainsi « corps à la société ».

Si la démocratie est faite de l'absence de ce corps où s'incarnerait le pouvoir d'un prince ou d'un gouvernant, elle est aujourd'hui un régime politique sans autorité en tant que « forme de validation⁵⁶ » ; y participe la confiance, cette « valeur des valeurs », qui n'a pu maintenir ce statut depuis que toutes les valeurs se valent dans le relativisme ambiant. Plus encore, la confiance fait défaut parce qu'il n'y a plus de grand Autre garant, en qui faire confiance ; si PASCAL a pu inventer sa probabilité, c'est qu'il y avait un grand Autre – Dieu – même caché (*Deus absconditus*), qui offrait une garantie ; PASCAL n'est pas du côté de la précaution mais plutôt de l'audace : « Travailler pour l'incertain, marcher sur une planche, aller sur la mer » (Pensées). Pour le précautionneux, enfant puîné de la science, la science qui était le lieu attendu de la vérité, n'a pu tenir ce rôle ; la science elle-même a bien dû avouer que ce grand Autre de la science n'existe pas... L'attitude de précaution atteste de ce grand Autre manquant, quand plus rien n'est garanti et que, n'acceptant pas cette inconsistance fondamentale, l'homme sombre dans la défiance.

Pour PASCAL, on l'a vu, la confiance, la croyance, l'opinion et la subjectivité à laquelle ils participent mettent le corps en jeu ; TH. HOBBS, le père du libéralisme classique, crée, au nom de la paix et de la concorde entre les croyants, son gigantesque "homme artificiel", un "automate" encore, le *Léviathan* puisé dans l'Ancien Testament ; un monstre doté d'une force gigantesque, symbole de l'Etat - la *res publica* – dont les différents organes correspondent aux parties du corps humain. Mise en scène du réel, de ce quelque chose qui manque dans l'ordre symbolique.

L. WITTGENSTEIN parle, quant à lui, de certitudes fondamentales qui relèvent toutes du corps ; ces certitudes fondamentales qui sont comme les « gonds » de la porte qui ouvre vers la connaissance du monde et vers le doute (pas un doute sans fin qui n'est pas un doute). Cependant, sous la logique de précaution, le corps est réduit à un corps sans incarnation, un

⁵⁴ C. LEFORT, « Démocratie et incertitudes », in S. THEODOROU (dir.), *Lexique de l'incertain*, Editions Parenthèses, Coll. Savoirs à l'œuvre, Marseille, 2008, p. 180.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 180.

⁵⁶ F. EWALD, « Le principe de précaution et l'expérience contemporaine de l'incertitude », in D. DEPRINS (dir.), *Parier sur l'incertitude*, Editions Academia-Bruylant, Coll. *Intellection*, à paraître en 2010.

corps biologique, un objet de la médecine, une image, un cryptogramme génétique (ADN), sans mémoire d'un passé vécu, sans la possibilité qu'une pensée s'y incarne. Alors la confiance dans tout cela, dans ce corps totalement désincarné d'aujourd'hui, n'y a plus de place... La pensée ainsi désincarnée n'a plus d'ancrage ; un argument en vaut bien un autre, une direction pour penser en vaut bien une autre, un jugement en vaut bien un autre. Pourtant le corps morcelé quand il a son unité est le centre de référence autour duquel les chemins du monde ouvrent leurs possibles et trouvent leur direction.

Le corps nié, c'est le sujet qui sombre quand est dénié le réel, cet au-delà du langage comme instance cardinale. La conséquence est un affrontement infécond et pérenne entre les contradictions et les divisions qui façonnent pourtant la démocratie. Plus précisément, cet « affrontement [contemporain] stérile entre une rationalité étroite et un fidéisme naïf » (H. ATLAN), qui révèlent les « pires objectivités » et les « pires subjectivités » que radicalise un binarisme embarrassant.

Et pour tout de même compter jusqu'à trois à la mode ternaire, il y a cette souffrance psychique en extension qui erre comme l'ombre du sujet qui s'efface, dernier vestige dérangeant de cette logique ternaire au principe même de la démocratie et de la probabilité. Réduite à la certitude objective d'une norme statistique qui occulte cette étincelle de hasard au principe même de la cause du désir de l'homme, une telle probabilité égare la démocratie ; cette probabilité conquérante est devenue l'icône de sa plongée en deçà du désir, par son rôle souverain de tout prédire et de tout maîtriser par des certitudes objectives. Elle laisse une démocratie à l'individu souverain – un *indivis* parfaitement formaté – consigné par la fiction de précaution qui a organisé méthodiquement et rationnellement le monde pour lui échapper.